

LOUIS DELATTRE

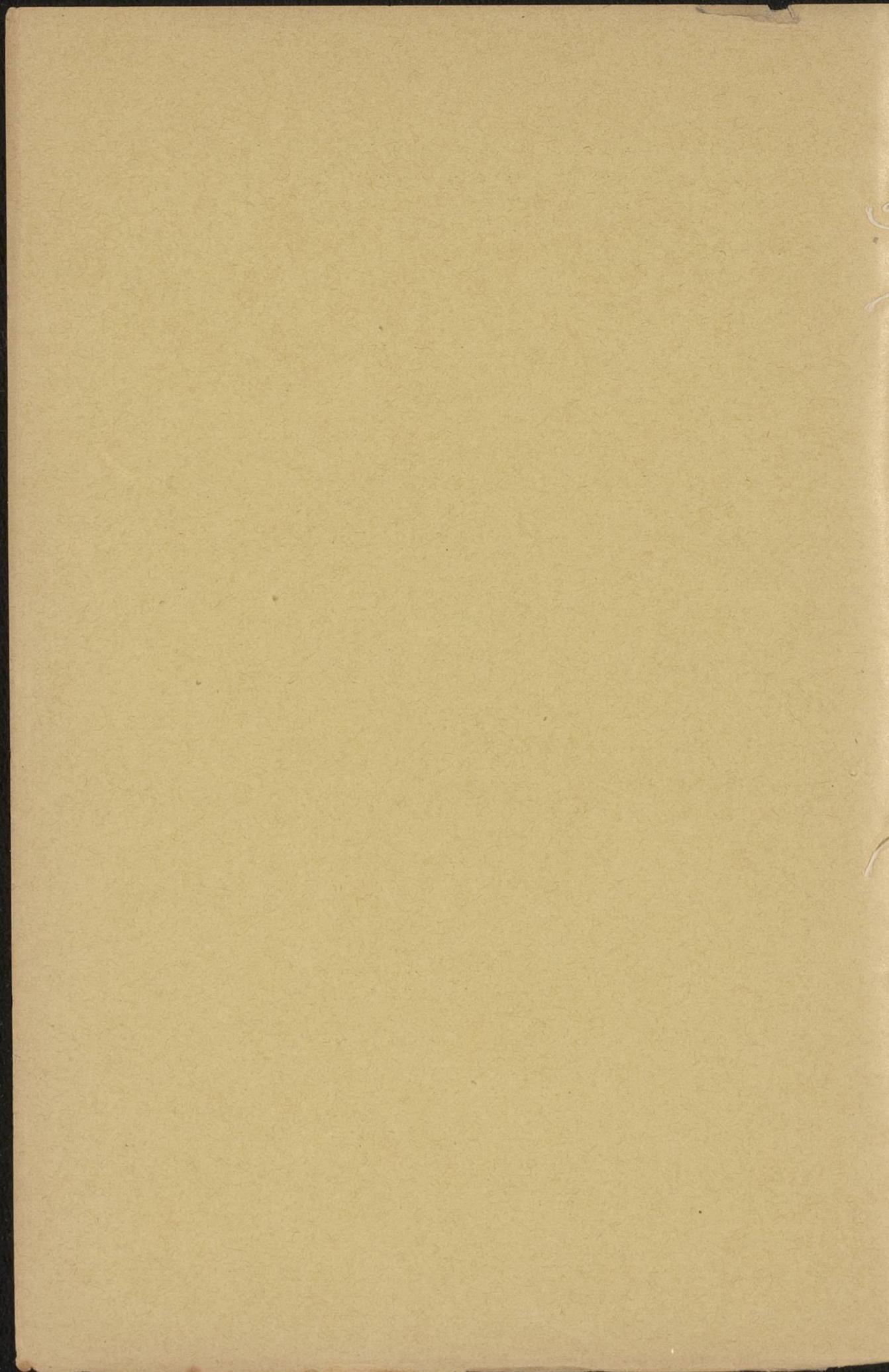
POUR
L'AME BELGE



ASSOCIATION
DES ÉCRIVAINS BELGES
PARIS-BRUXELLES

Prix : 50 centimes.

LOUIS DELATTRE - POUR L'AME BELGE



MLPo 20 108

Pour l'Ame belge

DU MÊME AUTEUR :

CROQUIS D'ÉCOLIER	1 vol.	Mons.
CONTES DE MON VILLAGE	»	Bruxelles.
LES MIROIRS DE JEUNESSE	»	»
UNE ROSE A LA BOUCHE	»	»
MARIONNETTES RUSTIQUES	»	Liège.
LA LOI DE PÉCHÉ (roman)	»	Paris.
AVRIL	»	Bruxelles.
LE JARDIN DE LA SORCIÈRE	»	»
LE PRINCE GRENOUILLE	»	»
FANY	»	»
LA MAL VENGÉE	»	»
LE JEU DES PETITES GENS	»	Liège.
LE ROMAN DU CHIEN ET DE L'ENFANT	»	Bruxelles.
LE PAYS WALLON	»	»
LES CARNETS D'UN MÉDECIN DE VILLAGE	»	»
CONTES D'AVANT L'AMOUR	»	»
LE JARDIN DU DOCTEUR	»	»
PETITS CONTES EN SABOTS	»	»
LE PARFUM DES BUIS	»	»

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norwège.

Copyright by L. Delattre. 1912.

Pour l'Ame belge

PAR

LOUIS DELATTRE



ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

DECHENNE & CIE

20, rue du Persil, Bruxelles.

LIB. GÉN. DES SCIENCES, ARTS & LETTRES

5, rue Dante, Paris.

—
MCMXII

Four
L'Amie belge
L'Amie belge
L'Amie belge

SCHAERBEEK-BRUXELLES

Imprimerie J. SELLEKAERS & F. DE KEULENER

Rue Royale Ste-Marie, 170



Imprimerie J. SELLEKAERS & F. DE KEULENER
Rue Royale Ste-Marie, 170
SCHAERBEEK-BRUXELLES

*Pour le paisible triomphe de l'âme
belge,*

A Maître Edmond PICARD,

*filis de la rude Ardenne et de la riche
Flandre, j'offre respectueusement cette étude
en souhaitant que l'unanime vénération des
Belges l'élève enfin et le soutienne au
rôle de Médiateur entre les deux races.*

L. D.

Bruxelles, Janvier 1912.

SAVED BY THE LORD'S MERCY

THE LORD'S MERCY
SAVED BY THE LORD'S MERCY
THE LORD'S MERCY
SAVED BY THE LORD'S MERCY
THE LORD'S MERCY

1833

THE LORD'S MERCY

Pour l'Ame belge

Le génie des deux Races,
c'est la Réceptivité

Les Langues

On sait avec quelle éloquence notre grand écrivain, Maître Edmond Picard, et notre éminent historien, M. le professeur Pirenne, en d'admirables conférences publiques, conviaient, il y a quelques jours, tous les Belges, Wallons et Flamands, A LA PAIX, à la tolérance réciproque, A L'UNION.

Quand des brouillons wallingants et flamingants soufflent la haine et attisent la discorde, de part et d'autre, entre les deux races sœurs, il est beau, il est bon, il est indispensable que des esprits élevés, portés par de grands cœurs, viennent remettre dans la circulation générale ces notions d'une vérité historique qu'on aurait pu croire parfois inutiles à rappeler tant elles sont banales, certaines

et depuis longtemps démontrées : La Belgique n'existe, ne peut exister que par la bonne entente de ses deux races.

Pour ma part, j'ai salué, avec quelle émotion ! les leçons de tolérance qui nous étaient là données, sur la question des langues flamande et wallonne.

Nos dialectes régionaux, modes d'expression naturels et spontanés de populations plus ou moins différentes, doivent être l'un et l'autre, et l'un par l'autre, respectés. Rien dans la compréhension, soit politique, soit scientifique de la Patrie, n'est contradictoire à leur conservation.

Il est fou de prétendre que la Belgique serait plus forte ou plus concentrée sur elle-même, si elle ne parlait que le français ou le flamand, d'Ostende à Arlon ; ou sinon fou, du moins inutile et impossible à démontrer !... Jamais ne seront détrônées naturellement nos langues populaires, là où elles règnent aujourd'hui et depuis si longtemps. Et ce n'est pas au hasard d'une hypothèse, d'une aventureuse vue de l'esprit, que nous pouvons jouer le sort de plusieurs millions de Belges.

Flamands et Wallons il y a ; wallon et flamand il restera : l'unification artificielle et forcée de nos dialectes, en n'importe quel sens qu'on veuille la

pousser, est tout aussi illusoire.

Le vainqueur, si vainqueur il y avait, demeurerait écrasé sous la haine du vaincu. La Belgique qui ne peut vivre que d'union, disparaîtrait aussitôt de la carte de l'Europe.

Cette union entre Flamands et Wallons est indispensable à la vie de la Belgique. Or, tout nous y porte « naturellement ». Je veux dire qu'au delà de nos « bisbilles », de nos mauvaises humeurs, de nos disputes, la nature même de la Belgique avait préparé notre lit de si ingénieuse façon qu'on eut pu croire qu'il n'eut jamais été qu'un lit de paix; qu'on doit croire qu'il deviendra bientôt un lit de paix éternelle pour les deux races amies.



La Terre

La Terre de Belgique, qui en son ensemble, ne ressemble à aucune autre, a, du nord ou du sud, tout entière, une origine unique : la montagne d'Ardenne est sa mère. Toutes les différences du sol en ses variétés d'aspects à travers le pays, s'effacent si on le considère en sa primitive synthèse, en son originale concentration. Campine, polders, moers de Flandre, plaines du Hainaut, plateaux d'Ardenne ont une origine commune, et qui leur est spéciale. Ils proviennent du jeu des préhistoriques torrents dont les restes s'appellent Meuse ou Escaut.

Escaut ni Meuse n'ont pour ainsi dire d'affluents qui ne soient compris dans nos frontières. L'activité de ces masses d'eaux s'est donc développée complètement dans le champs à forme générale triangulaire qui s'appelle aujourd'hui Belgique, et qui, entre le Rhin, la Seine et les marais de Hollande,

provoqua une individualité géographique nettement caractérisée.

Qu'on se rappelle, en effet, qu'à une période qui n'est pas des plus lointaines dans la préhistoire, l'Ourthe et la Moselle, avec la première partie du cours de la Meuse, se jetaient dans la Seine. Les bassins de ces deux fleuves étaient donc à cette époque compris presque absolument dans les limites actuelles de notre pays. C'est à dire, en d'autres termes, que la Belgique de 1911 est formée de l'aire exacte de ses deux vieux fleuves.

« L'Ardenne peut être considérée comme la mère des espèces ligneuses indigènes, de ses flancs elles sont descendues vers nos plaines. C'est par cette antiquité presque infinie que s'explique aussi l'absence sur les hauteurs, d'escarpements et de pics, et ces cimes toujours longues et surbaissées. Au début, elles avaient sans doute les pointes et les déchiquetures des autres chaînes soulevées comme elles par les explosions des feux qu'emprisonne la croûte terrestre. Mais sur ces aspérités sont passés tant d'orages ont roulé tant de torrents, ont agi tant de météores, qu'ainsi que les objets usés par les marées, elles se sont lentement arrondies, laissant à chaque siècle quelque chose de leur physionomie tourmentée, et

prenant cet aspect calme et résigné qui convient aux jours sans nombre qui pèsent sur elles. »

Ainsi s'exprime M. Edmond Picard, à la fin de son admirable étude : « Les Hauts Plateaux de l'Ardenne, Bastogne et Saint-Hubert. » (Prix 1,50. *Touring Club*, éditeur, Bruxelles 1906). Ainsi le grand artiste, né d'un père wallon et d'une mère flamande, est remonté jusqu'au sommet du pic d'Ardenne d'où la Belgique entière est descendue.

Oui ! Ce sont les montagnes wallonnes érodées, pulvérisées, émiettées par les vents, par les pluies, et charriées par les rivières qui sont allées, dans la longue suite des temps, sous forme de sable, de vase, de limon, former, dans le plat pays, les polders flamands. C'est l'Ardenne qui a bâti la Flandre !

J'ai moi-même essayé de montrer, après le Maître, que c'est notre volonté de Wallons assujettis au dur travail de la pierre ; que c'est notre entêtement de carriers qui solidifièrent les boues et les sables, où nos frères septentrionaux frappent aujourd'hui du talon.

« Le sentier qui va du seuil de l'églisette campinoise au seuil de l'auberge, c'est la pierre wallonne qui le pava. Le beffroi qui garde si haut et fier le cœur de la Flandre, c'est des os de Wallonie qu'il

fut bâti. La croix funéraire, au bord de la mare du suicidé, si verte sous les tristes nénuphars, c'est de la carrière de mon petit village hennuyer qu'elle fut montée au jour, pour le rachat d'une pauvre âme... Nos maisons, toutes nos maisons, du palais de nos princes à la mesure de nos porchers, c'est la chaux des cailloux wallons qui les tient debout pour la paix et pour la prière, pour la gloire et pour la joie... (L. DELATTRE. *Le Pays Wallon*, 1 vol. illustré; Prix : 2 fr. Lebègue, éditeur, Brux.)

Sur cette terre d'origine si nettement déterminée, deux races d'hommes se sont établies, voilà vingt, peut être trente siècles.

Si différents que fussent entre eux les premiers habitants de notre territoire quand ils se rencontrèrent pour la première fois, sur les frontières des provinces qu'ils s'étaient assignées; si distincts que puissent être encore, à l'heure actuelle, un Flamand pur d'un Wallon autochtone; quelles que soient les variations dans la forme de leur crâne que découvrent les anthropologistes auxquels rien n'échappe de ce qui est mort, on comprend que deux mille ou trois mille ans d'un habitat commun aient pu déterminer à la longue, entre Belge du Midi et Belge du Nord, un air de famille.

Notre histoire, à travers les siècles, reproduit les grandes lignes de cette physionomie. Pourquoi ? Parce que Wallons et Flamands n'y ont jamais vu leurs affaires demeurer séparées bien longtemps.

Voyez *l'Histoire de Belgique*, de M. H. PIRENNE, notre vraie et première histoire nationale.

« Comme notre sol, formé des alluvions de fleuves venant de France et d'Allemagne, dit l'éminent professeur gantois, notre culture nationale est une sorte de syncrétisme (mélange) où l'on retrouve, mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, les GÉNIES DES DEUX RACES.

« Sollicitée de toutes parts, cette culture a été largement accueillante. Elle est ouverte comme nos frontières, et l'on retrouve chez elle, à ses belles époques, le riche et harmonieux assemblage des meilleurs éléments de la civilisation franco-allemande.

« C'est dans cette admirable réceptivité, dans cette rare aptitude d'assimilation, que réside l'originalité de la Belgique. C'est par quoi elle a rendu à l'Europe de signalés services et c'est à quoi elle doit d'avoir possédé, sans sacrifier l'individualité des deux races dont elle est faite, une vie nationale commune à chacune d'elles. »

Un long temps, la langue flamande, le peuple

flamand ont reçu du Midi les éléments d'une culture dont le riche tempérament du Nord devait tirer tant de beauté, tant de poésie. Peu à peu, durant des siècles, s'infiltrèrent en Flandre ces nuances de l'esprit français qui, transformées par la mentalité flamande, ont donné, dans les arts, les résultats merveilleux que l'on sait.

On ne pourrait citer tous les Flamands de race, à qui la France a donné du génie. La saine force flamande, aiguisée à l'air fin de l'Île-de-France ou chauffée au soleil de l'Italie, a certainement fourni à la civilisation quelques-uns des plus beaux types de vie humaine. Bref, le Flamand n'a jamais haï Wallon ni Français. Il s'en est nourri, il s'en est dulcifié, il s'en est énivré.

D'autre part, il est faux de dire que le Wallon soit demeuré en contact si longuement avec la Flandre sans en obtenir quelque amélioration de la vie. Quand on admet que Liège a tiré de l'Est un peu de sa merveilleuse distinction, de son art, de sa poésie, de sa grâce sentimentale, il est injuste de n'admettre point que le Hainaut ait pu accepter, de la Flandre, un peu de sa vigueur colorée, de sa façon pittoresque et plantureuse de vivre.

Dans cette belle exposition de Charleroi qu'on

vient de clore, Jules Destrée avait réuni, avec un goût parfait, des trésors d'art ancien d'une Wallonie qu'on avait semblé méconnaître.

« Jadis chez nous, » disait l'ardent organisateur du groupe des Arts anciens du Hainaut, « et encore aujourd'hui à l'étranger, le mot « flamand » servait à désigner l'art de nos provinces, qu'elles fussent wallonnes ou flamandes. De cette gloire magnifique, nous prenions notre part. Mais en toutes ces dernières années, la signification de l'épithète s'est rétrécie en Belgique et on ne la comprend généralement plus qu'en ce sens : que l'art flamand est l'art des Flamands. Nous, les Wallons, nous nous sommes trouvés exclus peu à peu du patrimoine commun ; et dans notre pays s'est répandue de plus en plus l'idée que, capables d'extraire le charbon et de fabriquer le verre et l'acier, nous étions parfaitement inaptes à l'effort esthétique. Cette agaçante sottise finissait par s'accréditer avec l'autorité des notions que l'on ne discute plus. Il fallait réagir. » (JULES DESTRÉE. Conférence de 26 octobre 1911.)

On a réagi. Et le succès éclatant de l'entreprise artistique de Charleroi témoigne du revirement des idées du public à l'égard de « l'agaçante sottise » dont souffrait la Wallonie.

Après une aussi éclatante affirmation de vie artistique wallonne, authentiquement wallonne dans le passé et dans le présent, il est bien plus facile, sans paraître déroger aux exigences de l'amour-propre de montrer ce qu'il y a, dans la langue de certaines régions hennuyères, de commun entre les deux races.

Je ne diminue pas, Dieu merci, la fierté du sentiment wallon en indiquant, dans certains patois parlés jusque la Sambre, des traces de langue flamande assez nombreuses pour faire croire que plus de notions qu'on suppose sont communes aux deux types belges.

Dans le Hainaut, j'ai acquis la preuve que la race wallonne n'est pas demeurée, comme on l'a dit trop souvent, absolument réfractaire à l'influence du Nord.

Si le flamand a incorporé du français, le wallon du Hainaut central, depuis longtemps, a mangé du flamand. Rassurez-vous, des mots flamands !

Maître Edmond Picard croit en l'existence d'une âme belge ; et même en une langue belge. Ma découverte, si découverte il y a, ne pourrait que lui donner raison.

Oui, dans certains milieux populaires wallons où

le français n'est pas parlé couramment, on démontre l'existence d'une langue composée d'un mélange de mots picards, rouchis ou wallons, c'est-à-dire plus au moins ROMANS, et de mots FLAMANDS. On trouve là des vocables provenant du flamand qui dénoncent, jusque dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, une compénétration naturelle des deux races flamande et wallonne.

Cette langue, qu'il faut bien se déterminer à appeler « belge », puisqu'elle n'est ni exactement romane, ni complètement wallonne, en voici le curieux vocabulaire.



Les Infiltrations du flamand dans le wallon.

On nous va rebattant sans cesse les oreilles, de cet adage : Le Wallon est incapable d'apprendre le flamand. Je vais démontrer que non seulement l'intelligence wallonne n'est pas inférieure à l'assimilation de la langue du nord du pays, mais que, bien mieux, dans le peuple, cette assimilation s'est exécutée, dans une certaine mesure, déjà depuis longtemps !

Quelque aventureux que cela paraisse à affirmer, il y a belle lurette que le Wallon du Hainaut le plus méridional, pour ne parler que de cette région qui m'est familière, — le Hennuyer des bords de la Sambre, a incorporé dans son patois une jolie part du vocabulaire flamand.

En contradiction absolue avec la méprisante affirmation qui dénie à la race wallonne toute sympathie

pour le flamand, je vais montrer que, dans nos villages d'Entre-Sambre-et-Meuse entourant la petite ville de Fontaine-l'Evêque, à Landelies, à Leernes, à Anderlues, par exemple; parmi les quelques deux mille mots qui constituent le vocabulaire courant d'un villageois sans culture littéraire, cultivateur, ouvrier de fabrique, houilleur, il se rencontre bel et bien cinq pour cent de mots d'origine flamande incontestable, mots que notre Wallon a entendus, Dieu sait quand, qu'il a jugés utiles à l'expression précise ou pittoresque de sa pensée, et qu'il a incorporés, digérés, assimilés.

Ces mots que je vais citer, je dis qu'ils sont FLAMANDS, parce que, bien que faisant partie du vocabulaire de nos patois depuis aussi loin dans le passé que les mémoires des contemporains puissent y plonger, ces mots se retrouvent dans le premier dictionnaire flamand venu; tandis que le plus complet dictionnaire de vieux langage français n'en contient pas de trace.

Pour m'expliquer autrement, les vocables que je vais énumérer sont compris par tous les Flamands, et pas un n'a de sens pour un Français d'Orléans ou de Toulouse. Ce sont des mots flamands à peine modifiés par notre prononciation qui porte

l'accentuation de la voix sur les dernières syllabes, et modifie les sons gutturaux et aspirés en modulations douces et chantantes. Ce n'est donc point par des tours de force d'étymologie (cette acrobatie si périlleuse aux ignorants, dont je suis) que je rapproche du flamand les mots wallons des villages fontainois (à plus de dix lieues de Bruxelles !) qui ont attiré mon attention. Je ne fais pas d'étymologie. Je rapproche simplement les deux formes, wallonne et flamande, dans lesquelles ces mots s'emploient sur les bords de la Sambre ou sur les bords de la Durme.

Si l'on me dit qu'ils sont peut-être germains et non flamands, je répondrai que cela m'est égal au point de vue philologique. Le wallon de la région fontainoise aura *conservé* ces vocables « germains » comme le flamand les conservait — tandis que vers la France la population refusait ces vocables. Voilà certes qui serait difficile à prouver ; mais qui, même prouvé, n'enlèverait rien au mérite de la sympathie wallonne-flamande que je proclame ici.

Je ne suis pas linguiste pour un sou. Des fautes ont donc dû se glisser dans mes indications tirées toutes de la bouche des plus simples paysans de mon pays. Qu'un spécialiste les corrige et je lui

serai reconnaissant de son aide. Mais, au surplus, qu'il complète mes listes. Qu'il exécute les mêmes recherches dans d'autres régions du Hainaut.

Et nous demeurerons étonnés et amusés devant l'immense infiltration de la langue flamande dans les patois de la Belgique méridionale, dans ce wallon qu'on dit si réfractaire, de façon si entêtée, et la nuque si raide, à tout commerce septentrional !



Mots de nourriture.

Chose curieuse ! Le groupe des vocables wallons les plus nombreux qui tirent leur origine de Flandre, concerne la détermination des nourritures. Les choses à manger nous ont été offertes, dirait-on, par les Flamands.

COUQUE (car ce mot n'est pas français notez bien) vient de : « koek ».

La COUQUEBAQUE du carnaval de Fontaine, c'est la « koekebak » de Flandre.

Notre PORÉE, c'est la « porei » (poireau) flamande.

Une ROBOSSE, cette pomme roulée et cuite dans la pâte, qu'est-ce, sinon la flamande « Rabauw », court-pendue préparée ?

Et notre CROMPIRE, notre fameux vocable qui désigne la pomme de terre en wallon, toute simplement c'est la « grondpeer », ou « Krompeer » de la

Belgique du Nord, de la forme allongée de la banane?

CRAQUELINGE, ce mot étonnant, bizarre, chez nous signifie « myrtilles ». D'où vient-il ? Il ne peut s'expliquer que par le flamand « kraakbezie », myrtille.

Le CONIN, le lapin wallon, c'est le « konyn », lapin flamand.

De même, le CRAQUELIN, petit gâteau, n'est rien d'autre que le « krakeling », la pâtisserie croquante de la Flandre française.

Une BETCHIE en wallon : petit morceau, se dit « beetje » en flamand. N'est-ce pas joli de conformité ?

La BOUQUETTE, notre célèbre « bouquette » wallonne, notre raton, boucouque en montois ; eh bien ! c'est la couquebaque, confection de farine de « boekweit », sarrazin en flamand.

Les SPROTES, les petits choux de Bruxelles si délicats, tirent leur nom de « spruit », jets, bourgeons.

Notre RIMPLEUMI, la compote familiale, ne contient-il pas le « pluim », flamand de prune ?

En tous cas, la CAMPERNOUILLE, le champignon blanc à parfum suave, l'agaric exquis des prairies, s'appelle « kampernoelie » dans les polders.

Comme notre RAMONACHE, le radis noir, raifort piquant, se dit « ramenass ».

La PAPE, la bouillie de farine de nos petits ménages,

sans doute vient de la flamande « pap » ; ou est-ce la « papa » italienne?..

Le JET, la levure de brasserie dont se sert le boulanger, se dit « gest » en flamand.

Le joli mot wallon GAUFFRE, est formé de « wauffe » qui se dit en flamand « wafel ».

Toujours à manger !

La BABLUTE, c'est le « babbelaar » flamand, le fameux babillair, qui a fait saliver et ravi tant de fraîches bouches d'enfants !

Le RAMEQUIN, la tartine de fromage à la crème rôtie au four, et servie brûlante pour la délectation des buveurs de bourgogne wallons, ô surprise, c'est le « roomkaas », fromage à la crème des Flamands !

Le SCHNICK est le même pour les deux dialectes, d'ailleurs peut être est-il allemand ?

Notre SPÉCULAUS, n'est rien autre que le « speculoos » du nord.

Le SORET, délice des soupers simples, n'est-ce pas le « soor » des flamands ?

Mais notre vache wallonne, elle-même, a gagné quelque chose de la Flandre, puisque elle en a reçu son CLAVE, son trèfle, qui n'est que le « klaver » des prairies de la Lys et de l'Yser.

En présentant à sa commère d'Entre-Sambre-et-

Meuse, les mets succulents que je viens de citer, l'accorte Flamande apportait, au surplus, des termes et des instruments de cuisine qui étaient inconnus à notre économie et notre sobriété qui depuis...

La PANNE, sorte de poêle à frire, dont nous nous servons comme si elle était nôtre, n'est rien d'autre que la flamande « pan ».

« Telloor », assiette du Flamand est devenu pour nous : TAILLOIR.

Tout comme la fameuse LÈCHEFRITE, qui a tant inquiété le savant Littré, à mon humble sens n'est que le « lekfruit » septentrional, la panne à frire munie d'un bec pour rendre plus facile l'écoulement de la sauce : « lekken » couler en flamand, et « fruiten », frire. Tout simplement.

L'ESTUVE, poêle à tuyau plat dit poêle de Louvain, d'où a-t-il tiré son nom, si ce n'est du flamand : « stoof » ?

Quand la ménagère fontainoise fait refroidir une sauce grasse, une soupe, une crème, elle appelle ROUFE, la pellicule ou croûte légère qui se forme d'abord sur le liquide. Or, en flamand, croûte se traduit par « roof ».

Nous qualifions, non sans dégoût, du mot CHAMOISSÉ le fromage trop vieux qui s'est couvert

de poils verts et dont l'apparence nous rappelle les choses tristes oubliées dans les caves. Chamoussé, oh, le beau mot!... Mais le Flamand le possède aussi, puisque « kamig » et « muf », tous deux, veulent dire MOISI. Kamif, kamuf, chamoussé, on suit le travail...

Et combien d'autres sans doute ! Mais ces vocables suffisent déjà à nous laisser entrevoir que la plupart des bonnes choses à manger ont dû être apportées en notre Hainaut du Sud pauvre et sobre, par le chemin des plaines flamandes amplement nourries...

C'est toujours le plus riche qui apprend au plus pauvre. Pour baptiser des notions nouvelles, des besoins nouveaux, quoi de plus naturel qu'il faille des mots nouveaux ? Ces mots de nourriture, ces mots de bien-être, aux Wallons de mon pays, ils sont venus de Flandre. Comment y sont-ils venus ? Ce n'est pas mon affaire ici de le rechercher. Il suffit, à ma thèse actuelle, qu'ils aient été acceptés et reconnus par mes villages de la Sambre, alors que tant de vocables des patois wallons de Namur ou de Liège n'ont jamais pu l'être.

Or, d'autre part, ces mots de nourriture, d'usages familiaux, de rites intérieurs, de cérémonies intimes, ces mots d'âme et de chair ne sont jamais devenus

français; ils n'ont jamais passé la frontière ! Ils sont demeurés intacts, à soixante kilomètres de Bruxelles, et là, se sont arrêtés.

C'est donc qu'ils traduisent bien certains besoins, sympathies, pensées spéciaux à cette population du centre du Hainaut dont je parle, et à la Flandre. Eh bien ces nuances de sensibilités physiques ou morales qui ne sont ni flamandes exclusivement, ni wallonnes tout à fait, je les appelle des nuances BELGES, des diaprures de l'ÂME BELGE.

Quand on me montre cette âme belge éclore sur le terreau mi-flamand, mi-wallon de Bruxelles, je la reconnais, mais sans surprise. Je m'attendais à la voir pousser sur cette terre de délice physique.

« Bruxelles (ai-je dit ailleurs) est la grande câline, la subtile endormeuse de contrastes. Si jamais une âme belge unique se forge de toutes les énergies provinciales, c'est Bruxelles qui la chauffera en ses creusets. »

Mais d'ici là, en faire voir déjà la parcelle qui apparaît au fond de la patrie Wallonne, sous les frondaisons des restes de l'antique forêt charbonnière, voilà ce qui m'a semblé nouveau et réconfortant !

Des mots d'injures.

Nous avons vu jusqu'ici l'amusante contribution de la langue flamande au vocabulaire de la cuisine de la Wallonie d'Entre-Sambre-et-Meuse et des choses à manger.

Cependant, ce n'est pas exclusivement pour la délectation de son ventre que le Wallon a absorbé du flamand. Parmi les termes qu'il me reste à énumérer ici, termes vulgaires des patoisants, cueillis sur les lèvres des enfants et des paysans de mon pays, je crois pouvoir discerner plus ou moins véridiquement trois genres de vocables, trois familles de mots.

Les uns me paraissent avoir une tendance péjorative, méprisante et même injurieuse. Le Wallon les aura pris au Flamand par cette manœuvre souvent observée qui veut qu'un mot étranger d'origine

inconnue prene facilement un air d'injure plus vive, plus saisissante, bref plus efficace.

En tous cas, un bon traité de l'injure devra s'inspirer largement de la langue flamande, si pittoresque, si expressive. Il semble bien que le Wallon s'en soit aperçu. Si nous avons, dans le pays de Fontaine-l'Evêque, quelques termes vraiment réussis à l'usage des tempéraments excessifs, je dois reconnaître qu'ils sont flamands.

Voilà notre LOSSE, le mauvais sujet, l'étourdi, léger, libre Wallon, le brigand dérégulé et licencieux. N'est-ce pas le gremlin sympathique qui représente tant d'aspects du Wallon ? Cependant, « los » est flamand, et « los » en flamand a exactement la même signification.

Vilain CHNAUD ! Affreuse injure, qu'on adresse au méchant, au scélérat, dans mon village. Or, « chnaud » n'est que la prononciation romanisée de « snood » en flamand, scélérat.

Comment nos gamins jouant au préau de l'église interpellent-ils le tricheur, le fripon qui vole au jeu ?... CAVEILLE ! En flamand, que signifie « schavuit » ? Fripon, tout simplement. CAVIER c'est tricher.

Ces enfants qui jouent sur la route devant l'école,

comment appellent-ils, parmi leurs « mailles », parmi leurs billes, celles qui sont plus petites, moins bien faites, mal arrondies :

QUENIQUES ! C'est à peine déformé le terme « knickers » à cinq ou dix pour une CENS (pièce de deux centimes) des petits Flamands pour les mêmes objets. « Des qué, des qué ? des quéniques et des pwés », répond-on à Fontaine à celui qui pose trop de questions, trop de « quoi ? ». De quoi ? de quoi ? des quéniques et des pois !

MAU STITCHI ! mal fichu, mal bâti n'est-il pas formé du verbe flamand « steken », piquer, ficher ?

De même, notre CRON, wallon, crombin, béquillard, boiteux, n'est que le « krom » flamand et notre CHALÉ, est-il autre chose que le « scheef », tortu, ou « scheel », de travers des Flamands ?

Comme d'ailleurs, mais plus aimable, l'épithète CROLLÉ, qui se dit d'un individu à la chevelure en « crolles », en boucles, tire son nom de « krul », boucle de cheveux, ou de bois raboté !

Le BEZIN qui bezinne, tournant, retournant, examinant, trainaillant aux petites choses, n'est-ce pas le « bijziend », l'homme à la vue basse, le myope flamand !

Le Wallon qui a bu un coup de trop, a, disons-

nous une ZOUPE. N'est-ce pas un souvenir de « zoopje » petite goutte de l'ivrogne des Flandres, bezopen, ivre.

FOURT! expression de suprême mépris, d'où viendrait ce vocable sinon du « voort » flamand, arrière retirez-vous!

GODOM! en Wallonie, c'est aussi « godom » en Flandre.

L'accent de la parole flamande, sourde et gutturale, a dû toujours impressionner nos Wallons. Il existe plusieurs mots plus ou moins injurieux, dans notre patois, visant les défauts d'articulations : Broubelard, taffiard, clapette, berdeleur, berdacheur, groulard, tatelard, viennent sans conteste du flamand.

BROUBELARD, bégayer, est formé du verbe « brobbelen », flamand.

TAFFIARD et TATELARD, n'est qu'un aspect, wallonisé de « tateren », bégayer.

CLAPETTE, s'adresse au bavard impénitent. C'est le substantif formé du verbe « klappeien ».

Ce mot de BERDELER, si souvent employé chez nous, a une même origine, qu'on m'accordera plus difficilement peut-être. Littré, sans plus, donne à ce mot une source picarde. Cependant entre le verbe « beredeneeren » flamand, raisonner, et les vocables

BERDENER, BERDELER wallons, signifiant aussi « raisonner », réclamer, faire des observations, je ne trouve qu'une différence d'accentuation.

Nous avons un autre mot, employé dans le village avec le même sens. BERDACHI, critiquer, raisonner, réclamer. Pourquoi berdacher, bedacher ne se tirerait-il pas du flamand « bedacht », prononcé « bedache » par les bouches wallonnes, et qui a le même sens exactement.

La commère qui poursuit le gamin qui a dérangé son ménage, emmêlé sa laine, renversé ses tiroirs, l'appelle : BRAUWÈRE, mêle-tout. « Brouwer » en flamand, brasseur, veut dire qui « mêle » avec les bras le malt pour en faire la bière.

Une femme colère, violente, chez nous, c'est une GALE ; en Flandre, tout de même : « gal », vaul colère.

Quand nous sommes violemment animés par un sentiment, nous sommes FEL furieux, FEL mécontent, FEL désolé. Le dictionnaire néerlandais renseigne « fel » comme équivalent de « véhément ».

Un pauvre petit cordonnier au village wallon est un CHOUMAQUE ; en Flandre, un « schoenmaker ».

Le « lustig » flamand : gaillard, farceur, a fait notre LOUSTIC.

Du vocable septentrional : « kapot », signifiant « mis en pièces », notre paysan picard-rouchi a fait CAPOUTE. Capoute! la pipe qui tombe à terre; et capoute, le pauvre homme qu'on vient de mettre en sa dernière demeure.

Le vannier qui fait des ouvrages grossiers, des mandes ou (mannes) est un MANDERLIER en notre Wallonie; un « mandelaar » en Flandre.

De même, jadis, la forme flamande « schaliedekker », ardoisier, avait donné SCAILLIET, notre vieil ardoisier wallon, du mot « schalie », ardoise. Scaillet ne s'emploie d'ailleurs qu'en forme de nom propre patronymique.

Quelques personnes chez nous emploient encore parfois le mot d'ESCRINIER pour menuisier. C'est le « schrijnwerker » des Flandres à peine déformé.

Un CRÉQUION ou (grillon) c'est d'abord un insecte chantant le soir dans les fournils, mais ensuite un homme maigre, un enfant chétif; c'est « krekel » en flamand.

Les mots expressifs que le flamand a laissés tomber dans le wallon ne sont pas tous méprisants. Nous avons le MINIR, dont nous accueillons l'homme bien « calé » qui ressemble à un monsieur.

Puis QUINQUIN, mot affectueux, qui n'est que

le « kind » flamand, transformé par la répétition, comme il convient aux petits mots tendres que la mère chantonne au branle du berceau :

Dors min p'tit quinquin...
Tu m'fras du chagrin
Si tu n'dors point s'qu'à demain

A présent, qu'un psychologue recherche à quel instinct obéissait le Wallon qui, en mal d'injures, ou soucieux, au contraire de caresse, empruntait ses mots au voisin flamand pour exprimer ses sentiments.

On entend souvent soutenir qu'une langue est d'autant plus riche, plus belle, qu'elle est capable d'exprimer le plus de nuances, de sentiments ou de moments d'action par le plus de vocables différents. Les amateurs des mots expressifs ne manquent jamais de citer à l'appui de leur thèse, quelque plaisante onomatopée où les consonnes résonnent dans la bouche comme les déclics d'une mécanique.

« Spotchie, sprantjie, spiter, stamper, stritchie », s'écrie-t-on, quels mots admirables ! Ils ne désignent pas seulement une action, ils peignent l'acte.

D'accord : ces mots expressifs « peignent ». Mais une langue est-elle faite pour peindre ? Un cerveau qui ne penserait qu'en images, serait-il bien habile

à combiner les idées, à associer les notions d'où sortent les jugements généraux ? Questions !

Quoi qu'il en soit, il semble bien que pour ce qui est de la Belgique, les dialectes wallons tiennent de leur origine romane, de leurs souvenirs latins une netteté d'analyse, une finesse, une rapidité que les dialectes septentrionaux ne possèdent pas. Tandis que les patois flamands de Belgique témoignent d'une faculté d'exprimer des images colorées, musicales, pittoresques; d'une faculté de peindre qui semble bien caractériser un des dons les plus radieux de la race.

Eh bien, les patoisants des bords de la Sambre se sont avisés sans doute, de cette diversité de qualités de nos langues belges. Je trouve, en effet, un certain nombre de mots passés dans les bouches wallonnes, sans doute depuis des siècles; tous mots de peintres, mots descriptifs, mots expressifs, qui sont des mots flamands adaptés.

Le Wallon voulant peindre ou décrire, a pris au Flamand les mots qui font pinceaux, couleur, musique ou vacarme.

J'ai montré combien les verbes qui traduisaient les défauts de la parole du Flamand, ou ses particularités, ses drôleries, avaient dû frapper le Wallon.

Broubeler, tateler, tafier, grouler, claper, berdeler, berdacher, tous ces verbes indiquent, en notre patois fontainois, des façons de s'exprimer obscures, sourdes, grondantes, désagréables. Ils proviennent tous de mots flamand à peine déformés, à peine éclaircis par notre prononciation. Encore sont-ils toujours si pittoresques, si drôles, qu'ils sont demeurés indispensables au vocabulaire wallon actuel : ils sont wallons.

Mais nous avons surpris dans la langue du nord du pays bien d'autres verbes expressifs !

SPITER, qui signifie jaillir, éclabousser, et exprime l'action du rejaillissement de l'eau de si vivante façon vient de « spatten » ou « spuiten ».

SPITROUILLE, seringue de dimension dont les ménagères arrosent leur linge à la « buée », et la maison qu'elles lavent, qu'elles SPITROUILLENT est formé vraisemblablement du même « spuit », seringue.

Qui n'entend le bois se brisant sous l'effort du coin et du marteau, dans SQUETTER?... C'est le « schatteren » flamand qui nous a fourni ce vocable, dont nous avons tiré le substantif SQUETTE aussi, débris de bois dont on se sert pour allumer les foyers.

Notre STAMPER, qui indique l'action de se

tenir debout sur ses pieds, ressemble étonnamment à « stampen », piétiner ou « staan ».

Du « trekken » en flamand, tirer, et « trekijzer » nous avons construit l'outil TRIQUOISE, tire-clous.

Du « stoppen », nous avons fait stoper, STOPAGE, remmaillage, raccommodage du linge et des étoffes.

De « schaven », raboter, creuser le bois, avec quelle jolie hardiesse nous avons arrangé SCAFOTER, creuser le bois ou la terre. « Il a scafoté ! » Quelle énergique expression pour indiquer la course de l'animal creusant le sol de ses quatre pieds, dans l'effort de la fuite !

Et BISTOQUER, souhaiter la fête ? D'où vient cet étonnant vocable ?... A Fontaine, veut-on fêter quelqu'un, lui présenter des fleurs, une pipe d'écume à l'huile, une paire de pantoufles de laine brodées rouge brique et vert pomme, on lui chante en lui offrant le cadeau :

Djé vos astoque, djé vos bistoque.

Tenez vos bin, vos tjerez nin.

Or, ouvrez le « Callewaert's Nederlansch-Fransch Zakwoordenboek », au mot « besteken », et vous lirez :

« Iemand besteken op zijnen verjaardag », fêter quelqu'un, lui faire un cadeau pour le jour de sa

fête. Le Wallon d'un trait rapide, a fait BISTOQUER.

Savez-vous comment nos commères du village, qui, elles aussi, Dieu merci, ont leurs caprices, expriment l'envie qu'elles ont de quelque chose : « J'ai une ZINE », disent-elles. « Zin », en flamand, désir, envie !

En fait de verbes pittoresques, il y a aussi BIQUER, le Caillou-Qui-Bique qu'a illustré notre grand Verhaeren. Biquer, piquer est le « bikken » flamand.

GROULER (comme les chiens de Landelies « groulent » avant de gronder, comme les boyaux de ceux de Fontaine « groulent » pour réclamer la nourriture) est le « grollen » septentrional.

DRIANER, TRIANER, trembler de fièvre, de peur ou de froid, ressemble fort à « dreunen », on l'avouera.

STATER, arrêter la besogne, une fabrique, est certainement formé de « stilstaan », immobiliser, arrêter.

De « gil » en flamand, cri perçant, nous avons fait SCHILLER, pousser des cris.

PLUQUER, prendre au panier une poignée de groseilles ou de cerises, c'est « plukken » en flamand.

Rendre un objet de cuivre bien GLAD, c'est le polir, « gladmaken ».

TOQUER frapper, et TOQUEUR assommeur de chevaux, est formé du flamand « tikken ».

TINQUÎ, tendre une corde ne ressemble-t-il pas à « stang »? Du moins c'est aussi l'avis de M. Aug. Vierset dans sa remarquable brochure *Germain-Wallon*, (Vaillant, éditeur, Liège) dont je regrette n'avoir pas eu à me servir souvent, l'auteur s'y occupant surtout des dialectes liégeois ou namurois; et moi du fontainois.

CHENNER, CHENNANCE, sembler, semblance, n'est-ce pas le flamand « schijnen » tout craché?

GRIGNÎ, pleurnicher, n'est il pas comparable à « grijnen »?

Et tous les verbes de fonctions digestives?...

* * *

A côté de ces termes expressifs d'action, il me reste à signaler d'autres mots des Wallons patoisants cueillis en Flandre.

Des mots désignant des pièces du vêtement :

MOUFFES, gants épais, venu de « mof » manchon.

SQUOUT, tablier, devantier, ou genoux, giron, venu de « schoot » giron, genoux. Un Wallon prend

un enfant « sur ses squouts », comme un Flamand. Flamingants et wallingants en mourront !

Il est vrai que comme l'homme du Nord qui accepte un pourboire en « drinkgeld », le Wallon ne refuse par là DRINGUEILLE, et de même la boit !

Il est vrai que l'un et l'autre chantent à la messe, au DOXAAL, c'est-à-dire au jubé, que tous les deux couvrent leur maison de PANNES ou « pannen », c'est-à-dire de tuiles ; et rient ensemble des SPOTS, brocards, surnoms malicieux qu'ils décernent à leurs voisins ou amis. Seulement, pour le Wallon, le BAAS flamand devient le BOSSE, patron.

Deux mots gracieux, MESPELI, néflier et « mispe-laar » se ressemblent trop pour n'être pas identiques. Cela me paraît aussi sûr que l'origine de notre MOUCHON, « musch », moineau en flamand.

« Stroo » et STRIN pour paille ne se ressemblent-ils pas ?

« Meisje » et MESQUENNE, pour servante ;

« Gareel » et GORIA, GORLI, pour collier et bourrelier ;

« Mat » et MAT pour fatigué ; ne sont-ils pas identiques ?

« Kaashut » pour CAHUTE ;

« Flauw » pour FLOWE, fade ;
« Balie » et BAILLES pour balustrades ;
« Herder » et HIERDI pour berger ;
« Geit » et GATTE pour chèvre, ne se ressemblent-ils pas comme des frères, ou plutôt... comme deux sœurs ?

Mais il faut finir. Que d'autres, avec plus de science et plus de méthode, achèvent une recherche que je ne fais qu'indiquer.



Très simple conclusion.

Aussi bien j'ai à présent assez « d'exemples » pour moi pour conclure. Et ma conclusion est bien simple.

On ne peut le nier : le langage wallon a mangé du flamand déjà. Et quoi qu'en disent nos troublions wallingants, il n'en est pas empoisonné.

C'est en ces simples mots que je veux résumer toute la portée de mes déductions.

Que les aimables « troublions » des deux camps ennemis n'aillent donc point lire dans mon texte : que je prétends que les Wallons s'expriment en flamand, ou que je demande l'usage forcé du flamand en Wallonie. Qu'on ne me fasse pas dire, d'autre part, que le flamand est une langue inférieure dont les Wallons se sont servis pour les pires nécessités de la parole !...

Non. J'ai simplement voulu ici non pas «démontrer», mais montrer que le génie du langage wallon, en certains coins de la Belgique, est si peu opposé à celui de la langue flamande (puisqu'il y a), qu'il y a longtemps que les deux génies sont entrés en ménage; et que le patois des villages des bords de la Sambre est parsemé des fruits de leur union.

Il est donc faux, il est méchant, il est certes en tout cas inutile de crier que Wallons et Flamands sont faits seulement pour se haïr et se combattre. Non. Ils sont faits pour se comprendre, pour s'aimer et pour, dans l'union, demeurer Belges...

Quant à moi, je ne peux oublier ce que mon cher et grand ami Georges Eekhoud écrivait, il y a plus de vingt ans en tête des « Contes de mon Village » :

Il y disait, le grand Flamand d'Anvers, l'émotion qu'il éprouvait tout enfant quand une musique jouait devant lui l'air de Grétry. « Où peut-on être mieux ». Puis, sa surprise quand, devenu plus grand, il apprenait que son soi-disant « volkslied » anversois c'était Grétry, un Liégeois, qui l'avait composé... Et enfin l'attachement plus étroit qui l'avait depuis lors lié, lui, Flamand, à l'affectueuse et douce cantilène wallonne...

« Oui, les mélodieuses mesures renversant, plus impérieuses encore que les trompettes de Jéricho, les murailles jurassiennes et les pics alpestres pour me dérouler au cœur de la Suisse les immenses plaines flamandes avec leurs courses de nuages sur l'horizon infini... cette musique aux puissants mirages, nous l'avions empruntée, nous, les fanatiques, les autonomes, les plus farouches des Flamands, à la lyre aimable et gracieuse du Haut-Pays wallon ! » (L. Delattre, « Contes de mon Village », page XV).

Oui, à force de dons et de présents réciproques, c'est ainsi que nos races se sont pénétrées et, certes, trop pénétrées pour que jamais le départage puisse se faire de ce qui est exclusivement de l'une ou de l'autre dans nos cœurs. Flamands et Wallons, aimons-nous c'est bien plus facile ! Malgré les politiciens, pêcheurs d'eaux troubles, comprenons-nous, faisons tout pour nous comprendre !

Un simple coup d'œil sur le patois d'un village vient de nous montrer tout ce qu'il y a de long commerce, d'habitudes prolongées, de persévérante fraternisation entre les deux races de Belgique. Nous, les soi-disant intelligents, ou du moins les « instruits », n'installons pas la haine, là où le peuple en son instinct a déjà appelé l'amour : dans la question des langues.

L'âme belge

M^e Edmond Picard, par ses intuitives déductions, par ses longues et perspicaces observations des choses et des gens qui se bousculent devant lui depuis combien d'années ! M. le professeur Pirenne, par les réflexions que lui a suggérées une étude approfondie des fondements de notre nationalité et de ses développements à travers dix-neuf siècles, arrivent bien avant moi, bien au-dessus de moi, aux mêmes conclusions...

Du commerce ininterrompu des deux races, wallonne et flamande, cantonnées en un pays de plus en plus étroit, il s'est formé une nationalité bilingue ; une nationalité où tend, de jour en jour, à se montrer plus caractéristique, plus explicite, plus particulière, une AME SPÉCIALE. La nation belge a fait une AME BELGE !

Mais il faut bien l'avouer, cette âme nouvelle n'est point encore également dispersée entre tous les Belges, du nord au midi de la Belgique. Bien des Belges n'ont encore qu'un fort petit morceau d'âme belge dans l'estomac. Et quelques-uns paraissent même décidés à vouloir définitivement s'en passer... C'est leur droit de farouches Flamands, d'irréductibles Wallons.

Que quelque tragique aventure guerrière ne vienne cependant point leur faire regretter trop tôt d'avoir méconnu si longtemps la puissance de l'union et la force de l'amour...

Ma longue étude n'aura pas été tout à fait inutile, elle n'aura pas tout à fait pour rien fatigué les lecteurs qui m'ont suivi jusqu'ici, si je suis parvenu à montrer que, dans un obscur petit canton de Wallonie, quelque dix ou douze mille Wallons patoisants avaient déjà, et comme en secret, résolu le problème que quelques savants politiques ou philologues ont déclaré irrésoluble : La communion des langues, la bonne, la naïve, la fraternelle union des races.

Pour nous aimer, pour nous estimer, flamands et wallons apprenons les deux langues de la Belgique. Dans nos écoles, au lieu de tâcher de faire écraser

une langue par l'autre, employons-nous à les faire enseigner également bien toutes les deux.

Le français n'est pas si sûrement que cela la langue comprise des Wallons. Un Wallon tout autant qu'un Flamand doit apprendre le français pour le savoir...

Que toutes nos écoles enseignent les deux langues; et soyez certains, si nous les y encourageons, que nos enfants les apprendront et les parleront avec rapidité et facilité : car le Belge est réceptif.

La réceptivité, cette faculté éminemment vitale de recevoir, d'accueillir les éléments étrangers, de les digérer, de les transformer pour les assimiler; la « réceptivité », est la qualité commune au Flamand et au Wallon. Le Belge est réceptif.

On a souvent montré, dans notre histoire l'étonnant phénomène d'une culture française florissant merveilleusement en Flandre, au cœur de la Flandre, à Gand, et durant ces périodes même où le génie flamand était le plus jaloux de sa supériorité : à l'époque des Van Artevelde !... Pas un Flamand de bonne éducation qui, en ce temps-là, ne parlât le Français à la perfection.

De nos jours on cite souvent, comme une marque de la remarquable intelligence de la race, de sa

réceptivité, la facilité avec laquelle le Flamand apprend et parle les langues étrangères. Il est vrai ; la plupart des Flamands cultivés s'expriment non seulement en français, mais au besoin en anglais et en allemand. En Hollande, le polyglottisme est général... Et c'est en Frise (Hollande septentrionale), que des libraires parisiens m'ont affirmé vendre plus de livres qu'à Bruxelles même!...



Le Wallon serait-il le plus bête?

Cependant nous, Wallons, continuons de passer pour absolument réfractaires à l'étude des langues... En Wallonie, un préjugé où il entre autant de vanité que de candeur, veut que nous ne sachions absolument point apprendre le flamand.

J'ai vu mettre souvent, j'ai mis moi-même longtemps, une sottise fierté à répéter que le flamand n'entre pas dans nos têtes wallonnes, sous-entendu que dans ces dures caboches, tout le reste pénétrait facilement!...

Eh bien, c'est là un préjugé déplorable.

D'accord! mon Dieu.

Oui nous, Wallons, avons longtemps mérité de passer en masse pour incultes et dénués de sentiments artistiques. Il est vrai, oui, si l'on excepte quelques foyers comme Liège, comme Tournai,

le pays wallon a pu se montrer, jusqu'en ces derniers temps, comme insensible à toute littérature, à toute émotion de pensée...

Mais si la culture artistique wallonne est demeurée longtemps inférieure à celle des Flandres, c'est que nous avons attendu longtemps pour jouir, en Wallonie, du bien-être physique, du luxe qui créent les arts. Cependant on ne peut pas dire, on ne doit pas dire, que notre intelligence didactique soit moindre que la flamande. Quand nous le voulons, nous avalons n'importe quelle notion aussi facilement que le Flamand. L'Ardennais, ce professeur-né, apprend tout ce qu'il veut à l'école avec un succès que les concours et les examens des écoles démontrent chaque année.

Nous nous assimilerons donc le flamand quand nous y consentirons, quand nous voudrons, et aussi quand on voudra bien, dans les écoles publiques, prendre la peine de nous l'enseigner convenablement.



La Faute de l'Enseignement.

Je ne sais pas exactement comment cela se passe à présent. Mais il y a quelques années, je me souviens que les cours de langue flamande étaient donnés aux Wallons par des professeurs qui semblaient unanimement s'être passé le mot, d'un bout à l'autre de la Belgique, pour exciter les moqueries des écoliers. Nos traités classiques étaient vraiment repoussants. Tout l'ennui, toute la sottise de l'enseignement, semblaient se condenser dans les classes de flamand.

Il n'y avait pas dans cette malheureuse « branche », jusqu'au « dictionnaire » qu'on mettait entre nos

mains, qui ne nous semblât idiot, tant il était difficile d'en extraire la moindre clarté.

Qu'on répare, si cela n'est fait déjà, ces défauts de l'enseignement public du flamand chez les Wallons. Qu'on rende l'étude de cette langue vivante, pratique, intéressante — comme certes, elle peut l'être.

D'autre part, que les artistes qui ont une action sur le cœur et l'esprit de la foule, et que le public croit, — ceux qui ont goûté et admiré ce qu'il y a de beau, de grand, de noble dans le peuple flamand; que ceux-là engagent les Wallons à apprendre la langue des Flandres. Quand il daigneront s'y mettre, on verra que les Wallons n'y sont pas plus bêtes qu'en aucune autre étude.

Certes, personne au monde, ne s'arrogera le droit de forcer jamais un Flamand, ou un Wallon, à parler telle langue que celui-ci VEUT ignorer. Mais chacun, de par ses propres réflexions, de par son désir de connaître mieux la race voisine, peut se déterminer à apprendre la seconde langue de Belgique. Ce ne peut être une « volonté » qu'on impose : mais ce peut être une « bonne volonté » qu'on suggère, un pieux devoir de patriotisme auquel on l'invite.

Et surtout comme chante l'Internationale d'Edmond

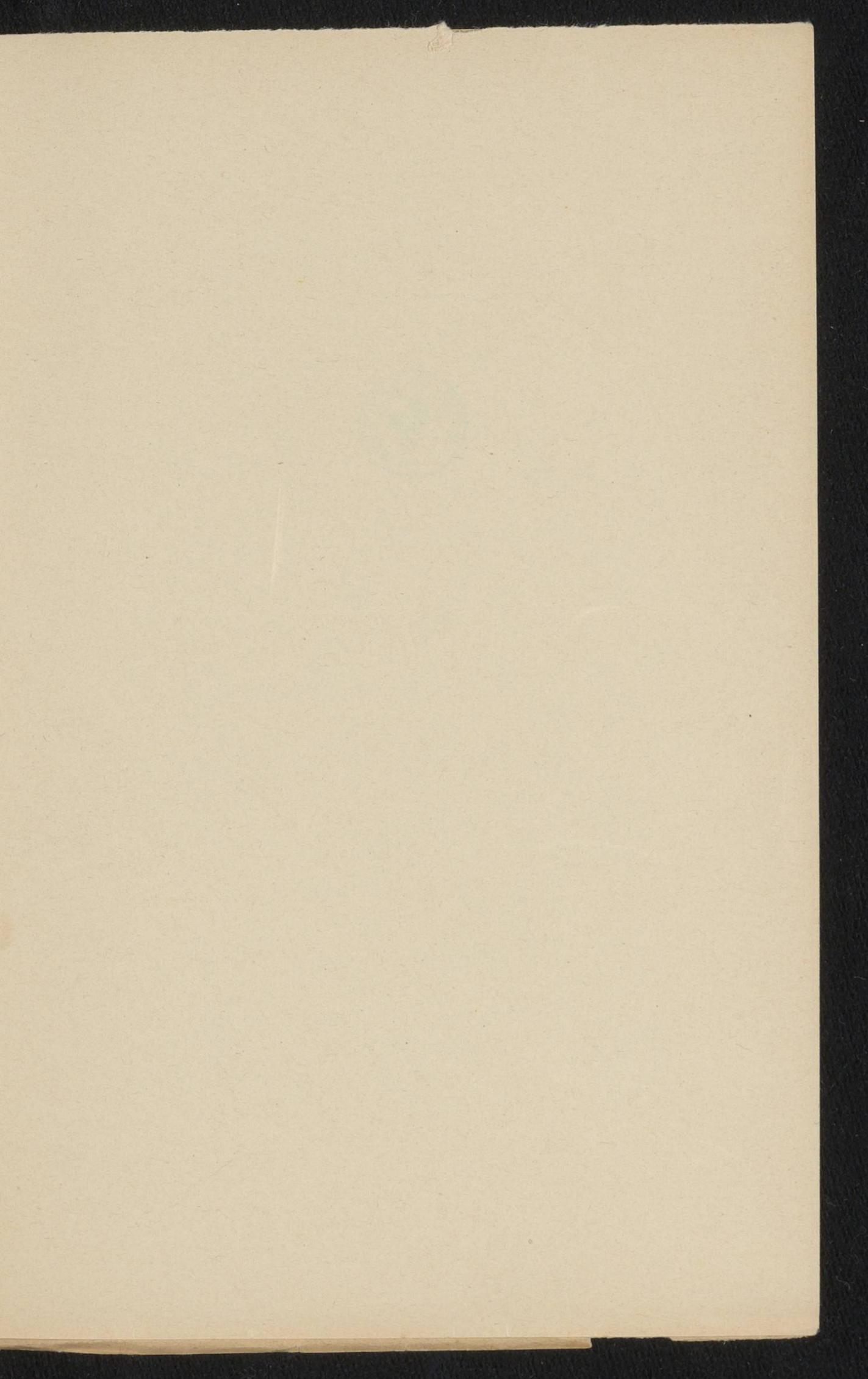
Picard, non la sanguinaire et révolutionnaire Internationale, mais l'hymne fraternel, surtout,

Peuples, la Paix !

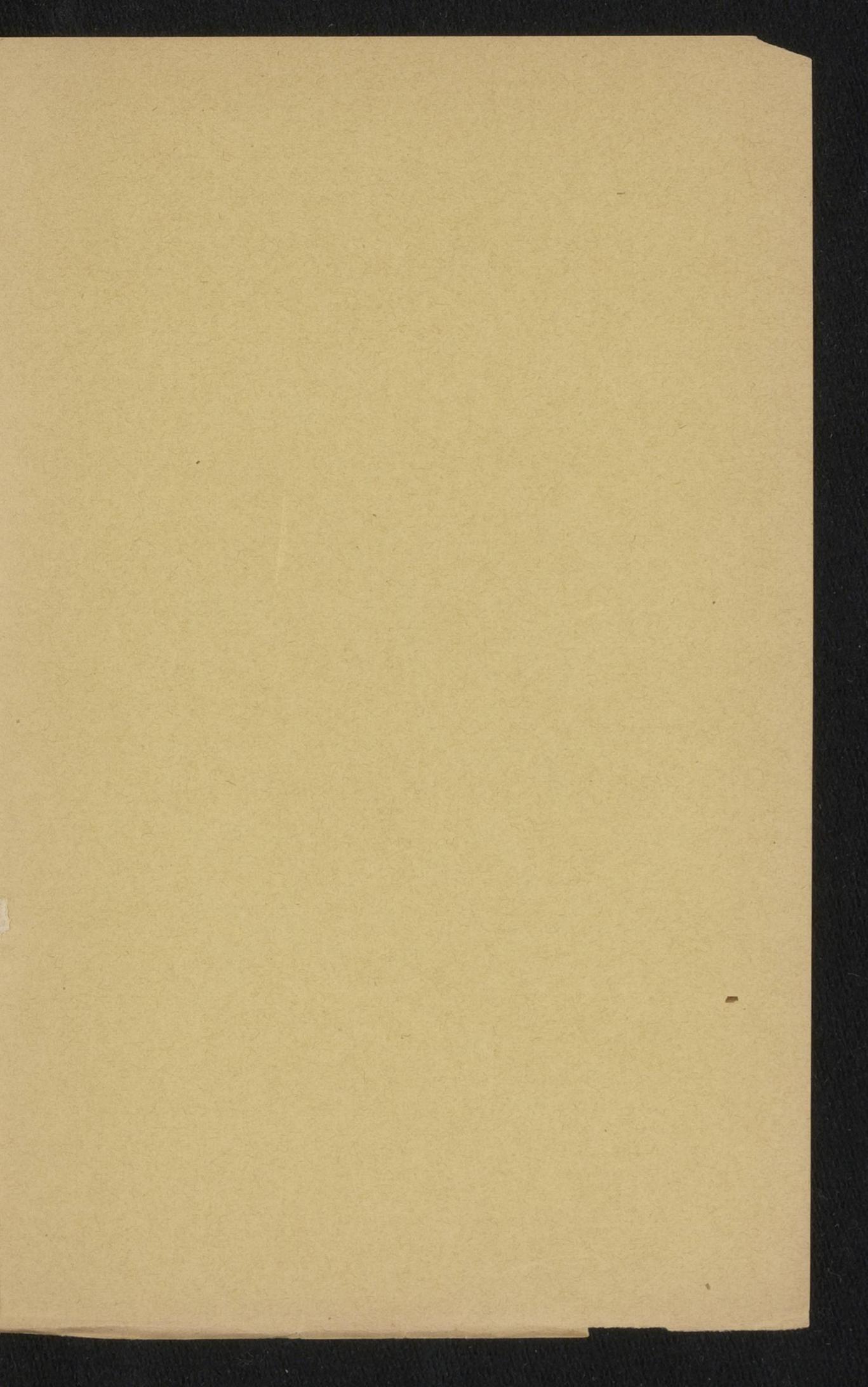
Faites la paix, la paix, la paix,

Faites la Paix.









OUVRAGES RÉCEMMENT PARUS

DU MÊME AUTEUR :

Le Pays wallon (illustré), 1 vol. 2.00

Lebègue, Bruxelles.

Le Jardin du Docteur, 1 vol. 1.25

E. Rossel, Bruxelles.

Les Carnets d'un Médecin de Village, 1 vol. 3.00

Association des Ecrivains Belges, Bruxelles.

Les Contes d'avant l'Amour, 1 vol. 3.00

Belgique artistique et littéraire, Bruxelles.

Le Parfum des Buis, 1 vol. 3.00

Association des Ecrivains Belges, Bruxelles.
